

les prêtres pour qui le monde même n'a eu que des paroles de bénédiction, et devant qui les populations s'émurent et les grandeurs de la terre s'humiliaient de notre temps ? Ce furent des orateurs missionnaires, tels que les Ranzan, les Forbin-Janson, les Fayet, les Guyon et Pillastre et pieux de Maccairhy. En un mot, ce sont ceux qui se recommandent, aux yeux des peuples, par leur charité, leur zèle et leur talent évangélique. Le salut est donc à savoir et à aimer.

Nous ne pouvons que louer l'auteur des *Ombres*, d'avoir marché sur de telles traces, et écrit son livre avec un esprit philosophique et avec un cœur tout aimant. Il ne disserte pas seulement pour convaincre, mais pour convertir ; il veut avoir raison, mais surtout être aimé. Nous le félicitons de ces nobles et pieux sentimens. Cependant notre critique sera et doit être impartiale pour son livre. Nous ne comprenons pas autrement le rôle de journaliste.

Et d'abord, n'est-ce pas à un seul homme qu'il fallait s'en prendre ? M. Cousin est-il le seul philosophe coupable de l'époque ? Nous ne sommes plus aux temps où les doctrines philosophiques d'un siècle se personnifiaient dans un seul homme. Notre temps, résumé pour ainsi dire de tous les âges de la monarchie française, est éclectique, ou encyclopédique, comme le dernier des temps de la Grèce, où il y eut encore des écoles fameuses telles que celle d'Alexandrie, mais où il n'y eut plus de chef d'école digne de marcher à côté des Thalès, des Pythagore, des Socrate, des Aristote, des Platon et des Zénon.

M. Cousin exerce de l'influence, mais moins par ses livres que par ses fonctions. Il n'a point de philosophie à lui, ni par conséquent de disciples qui jurent sur sa parole. *Ipse dixit*, le maître l'a dit, cette parole n'est pas de notre temps. Ecossais avec Reyer-Collard, allemand avec Kant, français avec Descartes, selon les temps où il a étudié ces philosophes, M. Cousin n'a pas de doctrines qui le caractérisent. Il est sans maîtres comme sans disciples.

M. Cousin n'est qu'un orateur devenu philosophe par état. Il a su se passionner pour les livres qu'il lisait, et exposer les doctrines des maîtres avec éloquence : il n'est pas philosophe par son propre génie. Cette parole : *Ipse dixit*, le maître l'a dit, ne peut donc être prononcée par aucun penseur de la France, en faveur de celui qui l'a prononcée pour tous les chefs d'école de la Grèce ancienne et de l'Europe moderne. Nous n'en félicitons pas moins l'auteur des *Ombres* pour ses bonnes et excellentes intentions envers M. Cousin. Ce n'est pas seulement une spirituelle et élégante composition que son livre, c'est encore une très-louable action. M. Cousin ne peut lui savoir aucun mauvais gré d'un livre agréable et instructif où l'on veut ramener le suppléant de Royer-Collard à la foi catholique que, comme son maître, il a sucée avec le lait d'une pieuse mère.

« Notre science est fort peu de chose ; elle périra, dit l'Apôtre ; mais la charité demeure. » Elle vaut mieux que la science, sans nul doute.

L'auteur a divisé son livre en trois parties : 1<sup>o</sup> *apparition de l'ombre de Descartes*, qui fait voir comment M. Cousin n'est plus catholique ; 2<sup>o</sup> *apparition de Kant*, qui lui prouve qu'il n'est plus chrétien ; 3<sup>o</sup> *apparition de Xénocrate*, qui lui montre qu'il n'est pas même déiste.

Ces trois points sont en effet démontrés dans le livre, et il ne reste aucun doute dans l'esprit des lecteurs.

Mais il y a une observation fort importante à faire pour la pacification des esprits et des cœurs. On ne doit pas confondre M. Cousin philosophe avec M. Cousin orateur. La philosophie actuelle, dans sa sphère la plus élevée, est spiritualiste, amie de la religion, et même favorable au catholicisme. Cependant, comme elle n'a encore étudié que la psychologie, elle est forcée assez souvent de parler de choses qu'elle ignore, et alors c'est la passion de l'homme, et non la raison du savant, qui enseigne. Or, si le cœur est nécessaire pour faire de la science, il ne suffit point ; il faut encore l'esprit. C'est pourquoi, si les livres philosophiques du jour ne sont pas catholiques, nous n'en affirmons pas moins que la science du jour l'est par ses tendances et par sa méthode éclectique ; le seul mal est que, pour arriver plus tôt à la richesse et aux honneurs, les philosophes de notre temps ont trop de hâte de se faire imprimer.

Pour ramener les penseurs du siècle à la foi, il est donc nécessaire d'abord de les bien lire, et de ne les combattre ensuite qu'avec des raisons scientifiques, et jamais avec des injures, ni avec des fins de non-recevoir. L'auteur des *Ombres* a lu M. Cousin, et il le réfute avec science et modération ; il n'a pas su faire cependant la réflexion que nous faisons en faveur de notre époque.

Quant à son plan et à sa méthode de philosophe, nous ne les louerons ni ne les condamnerons.

On croit beaucoup trop, parmi les gens religieux, que le siècle n'est pas assez sérieux pour lire des livres de philosophie s'ils ne sont écrits en style agréable et plaisant, comme de PLATON-POLICHINELLE, ou avec des formes dramatiques, comme celles du livre des *Ombres*. On se trompe : le siècle est au contraire très-philosophique et très-sérieux, mais impuissant, parce que la religion lui manque. L'homme des temps anciens, c'était le héros ou le sage ; mais l'homme des temps modernes, qu'on ne se fasse pas d'illusion, c'est le prêtre ; car la société moderne est catholique, et non pas païenne. M. Maret a écrit avec un esprit fort sérieux des livres philosophiques ; et, malgré des défauts de méthode et même de style, ils ont obtenu un succès qui leur était dû. M. de Maistre, de Bonald, M. de Chateaubriand et M. de La Mennais ont eu leurs lecteurs, même au sortir des orgies de 93 ; pour quoi n'en aurait-on plus aujourd'hui ?

Quant au style de l'auteur des *Ombres*, il n'a ni la chaleur, ni l'éclat, ni

la profondeur, ni la sublimité de ces derniers ; mais la pureté, l'élégance et l'intérêt du premier.

Le livre des *Ombres* est donc un bon livre, et pour le fond et pour la forme ; mais il n'a rien qui puisse en faire un livre à part. Toutes les pensées de l'auteur appartiennent au domaine commun, dans ce sens que tout ce que l'auteur a pensé, le plus grand nombre de ses lecteurs l'eussent pensé comme lui, en s'occupant du même sujet. Mais il reste à l'auteur, outre la forme dramatique, son esprit de modération, de conciliation et d'amour.

M. de Maistre a fait observer avec beaucoup de raison que, lorsque les protestans combattent les incrédules, ils sont calmes, dignes et très-charitables ; mais que leurs plus grands écrivains n'ont jamais pu discuter avec les catholiques sans se montrer passionnés, colères, méprisans ; d'où M. de Maistre conclut que l'écrivain qui insulte, prouve excellemment à ses lecteurs qu'il n'est pas convaincu de la vérité qu'il défend.

Donc tout écrivain religieux qui injurie ses adversaires, au lieu de réfuter leurs doctrines philosophiques, ne manque de charité, selon M. de Maistre, que parce qu'il manque de conviction et de savoir. On comprend bien qu'il y a quelques exceptions à faire, ne fût-ce qu'en faveur de l'école Lammennaisienne et de son chef célèbre, qui méritent rudement leurs adversaires, se plaignant toujours qu'on ne les comprit pas.

Du moins, l'auteur du livre des *Ombres* a droit à un dernier éloge de notre part ; sa manière d'écrire prouve qu'il a pleinement raison contre M. Cousin.

Puissent donc se former beaucoup d'écrivains religieux qui ressemblent à notre auteur, et le clergé reconquerra, avec la triple autorité de sa foi, de sa science et de son amour, le sceptre du monde moral. Le catholicisme se meurt, dit-on ; nous croyons qu'il est plein de force, et qu'une nouvelle ère de grandeur s'ouvre devant lui, au nom même de la philosophie et de la liberté.

Nous ne pouvons mieux faire que de citer sur ce sujet les paroles de l'auteur des *Ombres* :

« Le catholicisme est un tronc vigoureux qui a jeté de larges et profondes racines, qu'il n'appartient ni à quelques hommes ni à quelques siècles de détruire. Plein de vie et de fécondité, comme au jour de sa jeunesse, le catholicisme impose sa croyance à 160 millions d'intelligences, et appelle des milliers de sauvages à la triple vie intellectuelle, sociale et surnaturelle. Depuis les montagnes glaciales de l'Amérique du Nord, jusqu'aux plaines brûlantes de l'Afrique ; depuis les îles de l'Océanie jusqu'à la Corée, cet arbre de vie présente aux enfans de la rare humaine le fruit de son immortalité. Partout le catholicisme nourrit le pauvre, protège la veuve, soutient l'orphelin, soulage le malade, console les malheureux et arrache, par l'héroïsme de la charité, des cris d'admiration à ceux même qui ne le connaissent pas. Assurément une religion vieillie, usée et agonisante, ne saurait enfanter ces prodiges. »

« Longtemps avant nous, il y a eu des esprits téméraires et aveuglés qui ont osé déclarer la guerre au catholicisme, et annoncer pompeusement sa mort prochaine ; à quoi ont abouti leurs efforts insensés ? Immobile comme un roc au milieu des mers, ce géant a vu submerger et disparaître à ses côtés tous ses ennemis... »

« ... M. Lheimmier disait un jour, du haut de sa chaire : « Pour ma part, je suis revenu à croire que le catholicisme contient encore des trésors à répandre sur les peuples ; que, roi de la terre pour longtemps encore, ce qu'on lui reproche est tout-à-fait insignifiant, et qu'on s'est trop hâté de sonner ses funérailles. »

*Ami de la Religion.*

Nous nous faisons un devoir d'insérer dans notre feuille les procédés d'une assemblée des Prêtres des Archiprêtres de Chambly et de St. Jean Dorchester, tenue le 23 décembre, à Ste. Marie de Monnoir, au sujet des *Mélanges Religieux*.

Messieurs les Curés des cantons de Chambly et de Saint-Jean-Dorchester, réunis le 23 courant, chez M. Girouard, curé de Ste.-Marie de Monnoir sur l'invitation qui leur en avait été faite, après s'être constitués en assemblée régulière sous la présidence de Messire Mignault archiprêtre, curé de Chambly, M. Laroque curé de St.-Jean, ayant été prié d'agir comme secrétaire, ont pris en considération l'annonce faite à leurs lecteurs dans leur numéro du 25 dernier, par Messieurs les Éditeurs des *Mélanges Religieux*, de leur intention de cesser la publication de ce journal ; et après examen et discussion, ils ont unanimement adopté les résolutions suivantes :

1<sup>o</sup>. Que les *Mélanges Religieux*, comme toute œuvre de ce genre à son origine, ont dû être exposés à des défauts, ou à des imperfections auxquels s'attendaient bien ceux mêmes qui s'étaient intéressés davantage à leur établissement.

2<sup>o</sup>. Que ce journal néanmoins, à l'estime de l'assemblée, a bien dans l'ensemble, son mérite particulier ; et peut-être comparé à toute autre publication périodique faite en ce pays, et à beaucoup de celles faites à l'étranger :

3<sup>o</sup>. Que ce journal auquel le temps ne peut manquer d'apporter des améliorations, a jusqu'ici rempli d'une manière assez satisfaisante les fins pour lesquelles il a été établi : savoir : La défense de la religion, la dissémination des principes de bon ordre et de morale publique, et la diffusion des nouvelles religieuses propres à intéresser le lecteur catholique :

4<sup>o</sup>. Que ce serait en conséquence une véritable peine pour tous